

L'intercompréhension des langues romanes : un outil prometteur pour l'enseignement du français dans les pays du Nord ?



Raphaële Fouillet

Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, France

raphaelefouillet@voila.fr

« Le concept de l'intercompréhension est l'une de
idées les plus remarquables et les plus stimulantes
dans le domaine de l'éducation plurilingue »

Doyé (2005 : 7)

Résumé : L'intercompréhension des langues scandinaves est favorisée depuis longtemps au Danemark, en Norvège et en Suède. Cette pratique génère des représentations sur l'apprentissage des langues pouvant constituer un terrain propice à l'introduction de l'intercompréhension des langues romanes avec le français comme base de transfert au niveau du collège.

Mots-clés : intercompréhension, langues scandinaves, langues romanes, représentations

Roman languages intercomprehension : a promising tool for French teaching in North countries ?

Abstract : Scandinavian languages intercomprehension as a research field has drawn special attention in Denmark, Norway and Sweden a long time ago. This field generates languages learning representations which could lead to the introduction of roman languages intercomprehension with French language as transfer basis at school.

Keywords : intercomprehension, scandinavian Languages, roman Languages, representations

Introduction

La didactique du français langue étrangère, dans le contexte des pays du Nord, est le domaine dans lequel s'inscrit cet article. N'enseignant pas nous-même dans ce contexte linguistique, éducatif et culturel précis, nous porterons un regard extérieur sur la situation. Nous souhaitons ici soumettre à discussion une proposition concrète, basée sur une pratique courante dans les pays du Nord, à savoir l'intercompréhension, mais appliquée aux langues romanes avec pour base de transfert, le français. Alors, pourquoi cet intérêt pour l'intercompréhension ? Parce qu'elle renferme, selon nous, plusieurs avantages : entre autres, elle permet d'abord une extension considérable du répertoire linguistique et culturel des individus et par ailleurs, elle représente un gain important en termes d'économie de temps et d'énergie dans l'enseignement/apprentissage des langues. Nous évoquerons d'abord la notion d'intercompréhension puis l'histoire et les fondements de l'intercompréhension dans chacun des contextes

évoqués, pour ouvrir ensuite sur les représentations qui en découlent et leur impact sur les possibilités d'intégration de l'intercompréhension des langues romanes dans le contexte nordique, au niveau du collège.

1. La notion d'intercompréhension

La notion centrale d'intercompréhension est caractérisée suivant des points de vue légèrement différents par les auteurs qui ont effectué des recherches dans ce domaine en Europe. Selon Aurstad (2004 : 478), de l'Université de Göteborg (Suède), l'intercompréhension est la situation dans laquelle « la communication est [...] « en compréhension », sans production orale ou écrite de la langue voisine ». D'après Klein (2004 : 405), promoteur du programme EuroCom¹, « par le terme intercompréhension, EuroCom désigne la capacité de comprendre une variété de sa propre langue ou une langue étrangère sur la base d'une autre variété ou langue sans l'avoir apprise ». Quant à Blanche-Benveniste (1997 : 5), l'une des fondatrices de l'intercompréhension des langues romanes en France, elle caractérise l'intercompréhension entre des langues apparentées comme étant l'activité qui consiste à « comprendre les langues sans les parler ». Enfin, selon Dabène (2003 : 25), une autre des premières promotrices de l'intercompréhension des langues romanes en France, l'intercompréhension, c'est « l'entraînement à la compréhension réciproque ».

L'intercompréhension est par conséquent une situation de communication particulière déterminée par plusieurs facteurs :

- elle implique des locuteurs de langues dites voisines, proches ou apparentées ;
- elle requiert pour ces locuteurs uniquement une capacité de compréhension et non de production, en d'autres termes, c'est une situation de communication dans laquelle il n'est pas obligatoire de maîtriser la langue de l'interlocuteur ;
- elle nécessite le développement de cette capacité par un entraînement qui peut-être la lecture de textes en plusieurs langues d'une même famille, par exemple.

Or, bien que recouvrant le même objectif, l'intercompréhension en langues scandinaves et l'intercompréhension en langues romanes, les deux familles de langues et les contextes qui leur sont rattachés auxquels nous nous intéresserons, n'ont ni la même histoire ni les mêmes fondements.

2. L'intercompréhension des langues scandinaves

Géographiquement parlant, comme le précise Bord (2008), les pays scandinaves sont la Suède et la Norvège. Mais « si l'on se place au triple plan de l'ethnique, du linguistique

et du culturel, la définition devient alors beaucoup plus large et englobante. En effet elle vise à présent tout naturellement le Danemark, l'archipel des Féroé, l'Islande ainsi que, bien que plus marginalement, la Finlande à l'est et le Groenland à l'ouest, deux territoires qui historiquement se sont trouvés graviter dans l'orbite scandinave depuis le Moyen Âge ».

Linguistiquement parlant, Régis Boyer écrivait en 1997 qu'il existe 7 langues scandinaves :

- le danois, parlé au Danemark et dans les îles Féroë ;
- l'islandais (langue parlée par les colonisateurs de l'île à partir la fin du IXe siècle, en grande majorité des Norvégiens du sud-ouest), parlé en Islande ;
- le norvégien nynorsk et le norvégien bokmål, parlé en Norvège ;
- le suédois, parlé en Suède et en partie en Finlande (à cause du fait qu'elle a été province suédoise pendant 6 siècles) ;
- le gutnisk (« parler de l'île de Gotland qui n'est plus parlé par personne mais qui a existé en tant que langue propre ») ;
- le féroïen, parlé dans les îles Féroë.

L'intercompréhension des langues scandinaves concerne donc, au vu de l'histoire politique et linguistique de ces pays, le suédois, le norvégien et le danois, langues issues de la branche nordique du germanique. La Scandinavie était d'ailleurs désignée par les écrivains scandinaves du Moyen-Âge, « comme le pays d'une seule langue, 'Dansk tunga' » (Robert 2004 a : 465). La rupture de l'union politique et linguistique scandinave dirigée par le Danemark permet à la Suède d'accéder à l'indépendance au XVI^e siècle alors que la Norvège restera encore sous la domination du Danemark jusqu'au XIX^e siècle. Les langues suédoise et norvégienne se sont donc distinguées du danois à des époques différentes. Les trois langues sont cependant restées très proches. Ce contexte historique et linguistique favorise la représentation que chacun des pays scandinaves, exceptée l'Islande éloignée aussi bien géographiquement que linguistiquement, a de l'autre, à savoir qu'il considère la langue de l'autre non pas comme une langue étrangère mais comme une langue voisine.

Arrêtons-nous un instant sur ces concepts de langue étrangère et de langue voisine. Robert (2004 b : 499-500) précise en effet que la didactique scandinave et la didactique romane ne se positionnent pas de la même manière par rapport à la désignation des langues « autres ». En didactique scandinave, on distingue d'un côté, les « langues voisines scandinaves », le terme « voisine » s'appliquant uniquement aux langues scandinaves et de l'autre, les « langues étrangères » qu'elles soient génétiquement apparentées ou non. Ainsi pour un locuteur scandinave, l'allemand ou le néerlandais, bien qu'apparentés aux langues scandinaves en tant que langues germaniques, sont

perçus comme des langues étrangères. Tandis qu'en didactique romane, on différencie d'un côté, les « langues étrangères voisines ou proches », les adjectifs « voisine, proche » recouvrant le sens d'apparentées génétiquement, et de l'autre, « les langues étrangères lointaines ou distantes », les qualificatifs « lointaines, distantes » signifiant non apparentées génétiquement. On retiendra que, contrairement à la didactique scandinave, dans la didactique romane, toutes les langues sont étrangères. Robert (*ibid.*) précise que ces distinctions ne sont que des tendances majoritaires au sein de chaque didactique.

Dès le début du vingtième siècle, (Robert, 2004 a : 468), il y a eu, en Scandinavie, une volonté politique d'enseigner les langues voisines, volonté d'autant plus marquée que cet enseignement était intégré dans l'enseignement de la langue maternelle. L'idée de « communauté linguistique », pour reprendre les termes de Robert (*ibid.*), est très présente et diffusée dans les pays concernés, bien qu'elle ait tendance à diminuer. Pour rejoindre notre définition de l'intercompréhension, il ne s'agit pas tant pour les locuteurs de chaque pays scandinave de maîtriser comme un natif les langues des deux pays voisins que d'être compris et de comprendre. Nous touchons là un autre aspect très important car il est bien question, dans ce schéma de communication, de s'exprimer dans sa langue maternelle de manière à être compris et non de s'exprimer dans la langue de l'autre. Chaque interlocuteur devant veiller à être compris de l'autre, durant la situation de communication orale, son attention et ses efforts vont par conséquent se porter sur sa propre capacité à parler dans sa langue maternelle et pour cela, il devra tenir compte des éléments qui pourraient entraver la compréhension de son interlocuteur.

Aurstad (2004 : 481-482) rappelle d'ailleurs que la communication entre langues voisines scandinaves est d'abord fondée sur la connaissance des différences entre les trois langues. Elle récapitule quelques règles de base pour arriver à se faire comprendre en situation d'intercompréhension orale :

- parler lentement, faire des phrases simples ;
- prononcer distinctement ;
- aller à l'essentiel ;
- choisir le plus possible une lexie pan-scandinave ;
- connaître les faux-amis ;
- éviter les registres familiers, argotiques, reproduire à l'oral le code écrit car dans le langage quotidien le lexique diffère plus d'une langue à l'autre que dans le code écrit ;
- répéter ou reformuler ;
- avoir conscience des différences contextuelles entre soi et l'interlocuteur.

Les règles pour comprendre l'interlocuteur sont les mêmes : se concentrer sur l'essentiel, faire répéter ou reformuler, interrompre et poser des questions en cas de doute.

Les situations évoquées dans les différents articles consultés montrent une propension à l'intercompréhension orale, à la rencontre physique des personnes. Plus les personnes ont un niveau d'éducation élevé, plus elles appartiennent à une certaine génération, plus elles ont recours à l'intercompréhension. Plus les personnes sont jeunes, plus elles utilisent l'anglais dans une situation identique. Aurstad attribue cette attitude aux représentations liées au « prestige » des différentes langues. Ainsi écrit-elle (Aurstad, 2004 : 483) que « l'anglais a un tel prestige que de plus en plus de jeunes Scandinaves préfèrent s'adresser à leurs voisins dans cette langue plutôt que de faire un effort pour communiquer en compréhension » ; « un locuteur motivé et ouvert à la communication est plus apte à comprendre qu'un locuteur portant sur ses voisins scandinaves (et donc sur leur langue) un jugement négatif » (Aurstad, 2004 : 480).

3. L'intercompréhension des langues romanes

La situation est tout autre pour les langues romanes. On remarque d'abord qu'on parle d'intercompréhension en Scandinavie ou d'intercompréhension des langues scandinaves alors que l'on parle uniquement d'intercompréhension des langues romanes. Dans le premier cas, la désignation géographique recouvre encore la parenté linguistique alors que dans le second, ce sont uniquement les liens de parenté linguistique qui sont mis en avant. L'intercompréhension des langues romanes en effet ne désigne ni une entité géographique ni une forme d'identité « transnationale », au contraire des langues scandinaves, comme l'explique Aurstad (2004 : 479-480) selon laquelle « la compréhension linguistique interscandinave [...] participe à l'élaboration d'une identité scandinave qui dépasse la simple identité nationale ». En d'autres termes, aussi bien dans le cas des langues scandinaves que dans le cas des langues romanes, les langues sont linguistiquement liées, elles font partie de la même famille mais elles n'ont pas le même lien historique. En effet, historiquement, les langues romanes sont issues du latin mais politiquement, les pays se sont distingués les uns des autres bien plus tôt qu'en Scandinavie, les vernaculaires se sont également imposés plus tôt face au latin, à travers les grammaires, les dictionnaires, la littérature. La langue est devenue très tôt un moyen de centraliser le pouvoir, d'unifier les pays, de constituer une « identité nationale ». Ce qui signifie que dans le cas des langues romanes, la langue du pays voisin n'est pas perçue comme une langue voisine mais comme une langue étrangère.

En outre, l'idée d'intercompréhension, dans le cas des langues romanes, est beaucoup plus récente qu'en Scandinavie car elle est née avec l'Europe et les politiques

linguistiques communes impulsées par le Conseil de l'Europe dans les années 1990. Elle est à la fois issue des recherches en linguistique contrastive et inspirée de l'intercompréhension des langues scandinaves. Comme le rappelle Blanche-Benvéniste dans l'avant-propos d'un numéro spécial de la revue *Le Français dans le Monde* consacré à ce sujet en 1997, l'idée de l'intercompréhension en langues romanes est d'abord née de la conviction de linguistes intéressés par la théorie de l'analyse contrastive². C'est donc à la base un projet universitaire et théorique. Au départ, les langues romanes concernées par le projet étaient le français, l'italien, l'espagnol et le portugais, avec une université de chacun des pays. C'était le projet EuRom4 regroupant les universités de Lisbonne pour le Portugal, de Salamanque pour l'Espagne, de Rome pour l'Italie et d'Aix-en-Provence pour la France. A la même époque, travaillaient une équipe à l'université de Grenoble sous la direction de Louise Dabène, une équipe au Danemark et une autre en Allemagne.

Selon Dabène (2003 : 25), l'objectif de l'intercompréhension est très différent de l'objectif communément recherché, à savoir communiquer comme un natif, car il s'agit d'apprendre à comprendre. Le but est donc de développer les capacités perceptives de l'apprenant. Suite à des enquêtes et à des réflexions portant à la fois sur l'apprenant et sur les langues, voici les principes de l'intercompréhension dégagés par l'équipe de Louise Dabène (2003 : 27) :

- susciter chez l'apprenant romanophone une attitude ouverte face aux autres langues du continuum ;
- utilisation active de ses connaissances ;
- prise de conscience des phénomènes de voisinage linguistique ;
- attirer son attention sur les phénomènes spécifiques des langues et parmi eux, ceux qui sont susceptibles de constituer des pièges ;
- sélectionner et hiérarchiser les objectifs : ne pas s'attarder sur les points qui posent principalement problème à la production et non à la compréhension.

Il est frappant de constater que contrairement au contexte scandinave dans lequel il est « naturel » de s'exprimer dans sa propre langue et d'être compris par un locuteur d'un pays voisin, dans le cas des langues romanes, il faut « fabriquer » cette proximité, la monter pièce par pièce, la susciter artificiellement. Il s'agit d'abord au plan des représentations liées aux langues, de les démonter pour les reconstruire et les complexifier afin de passer de la notion de langue étrangère à la notion de langue voisine. Il s'agit ensuite au plan des moyens mis en œuvre, de construire des outils pour accéder à cette intercompréhension qui ne se fait pas spontanément.

Cet aspect artificiel de la démarche d'intercompréhension des langues romanes nous semble renforcé par le fait que tous les programmes mis en place ont pour support

l'outil informatique qui joue un rôle essentiel. Dans le numéro de 1997, Blanche-Benveniste le note déjà et cette position est également celle de Dabène (2003 : 27). Il est enfin important de relever que tous ces programmes sont proposés au niveau universitaire, donc à un nombre très réduit de personnes, par rapport au nombre de locuteurs concernés par une telle démarche.

Nous avons donc deux contextes très différents. D'un côté, les locuteurs scandinaves connaissent une volonté politique d'intercompréhension et donc d'ouverture vers les pays voisins, historiquement inscrite dans la durée ; la pratique de l'intercompréhension est spontanée et ancrée dans le cursus scolaire ; la langue des autres pays scandinaves est une langue voisine dans les représentations des locuteurs. De l'autre, les locuteurs des langues romanes n'ont culturellement pas intégré cette idée, chaque pays percevant l'autre comme étranger, une « identité » transnationale romane ne doublant pas les « identités » nationales ; les autres langues romanes sont donc des langues étrangères et non voisines ; la pratique de l'intercompréhension est en construction avec une forte démarche théorique.

4. Le poids des représentations

Ces représentations des langues des pays voisins ayant en commun des langues de la même famille, langues voisines vs langues étrangères, ont des répercussions essentielles dans les représentations sur la maîtrise et donc sur l'enseignement/apprentissage d'une autre langue. L'histoire des pays scandinaves et de leurs langues a façonné des locuteurs qui, psychologiquement, ont intégré le fait que pour communiquer avec un « autre » qui ne partage pas sa langue, même s'il s'agit des langues voisines, il n'est pas nécessaire d'être un bilingue ayant une maîtrise égale dans les deux langues, capable de comprendre et de produire des énoncés dans la langue de l'autre. En d'autres termes, pour les locuteurs scandinaves, la représentation de la communication dans une autre langue que la langue maternelle peut passer par un autre moyen que la connaissance de la langue de l'autre, ce moyen étant sa langue maternelle. Il suffit donc de parler dans sa propre langue et d'avoir une ouverture suffisamment grande à cette possibilité pour créer une situation d'intercompréhension. Selon Aurstad (2004 : 479), « ce qui fait le succès de la communication, c'est l'attitude d'ouverture envers les langues voisines et la connaissance des différences de prononciation et d'orthographe ». Il est cependant intéressant de relever que selon Robert (2004a : 469), les locuteurs scandinaves ne se sentent pas trilingues. Ce qui peut s'expliquer par le fait que d'une part, ils envisagent le plurilinguisme comme étant réservé aux langues étrangères, l'apprentissage d'une langue étrangère signifiant la possibilité de comprendre et de s'exprimer dans cette langue et que d'autre part, le plurilinguisme implique la maîtrise de la langue de l'autre

à la réception et à la production et ne s'applique pas à une communication « partielle », comme c'est le cas dans l'intercompréhension. Nous retiendrons néanmoins que les locuteurs scandinaves peuvent envisager une situation de communication uniquement basée sur la compréhension mutuelle dans le cas des langues voisines.

On est très éloigné des représentations des locuteurs de langues romanes pour lesquels la communication dans une autre langue, qui rappelons-le, est de toutes les façons « étrangère », passe par la maîtrise égale à celle d'un locuteur natif, ce qui implique la double capacité de compréhension et de production. La communication basée uniquement sur la compréhension mutuelle est en quelque sorte perçue comme tronquée. Pouvoir communiquer avec l'autre signifie partager la langue de l'autre.

La représentation des liens entre les langues diverge également considérablement entre les locuteurs des deux familles linguistiques. D'un côté, les locuteurs scandinaves ont une telle conscience des liens entre les différentes langues que non seulement ils les nomment langues voisines mais encore ils pratiquent l'intercompréhension de manière spontanée (suivant les milieux sociaux et les générations). De l'autre, les locuteurs de langues romanes considèrent les autres langues comme étrangères. Ils peuvent néanmoins formuler une certaine proximité entre les langues romanes, mais à travers des réflexions portant sur la « difficulté » ou la « facilité » dans l'apprentissage telles que, pour un locuteur francophone par exemple, « l'italien ou l'espagnol, c'est facile ». Nous dirions donc qu'il existe une forme d'intuition de la proximité mais qui se mesure en termes de facilité pour apprendre la langue étrangère. Les locuteurs ne sont en revanche pas conscients des possibilités qu'offrent ces proximités linguistiques.

Ainsi Dabène (2003 : 24) écrit-elle que « chaque langue vivante est proposée à l'apprentissage comme un ensemble épistémologique clos, fermé sur son propre système de règles, fortement différencié des autres ». Elle ajoute une remarque très intéressante quant au concept de « faux ami », selon lequel le piège est dans la ressemblance. La ressemblance n'est en aucun cas perçue comme une possibilité mais comme un danger.

Or, au plan linguistique, Boyer (1997) pose le même type de relation entre le groupe suédois-norvégien-danois et le groupe français-italien-espagnol-roumain-provençal-portugais. En d'autres termes, « objectivement », les possibilités d'intercompréhension sont les mêmes, ce sont les représentations sociales sur les langues qui modifient la donne.

5. L'intercompréhension comme outil pour susciter un intérêt pour le français

La proposition que nous souhaitons soumettre à discussion à l'issue de toutes ces

considérations consiste donc à introduire l'intercompréhension des langues romanes avec le français comme base de transfert dans le contexte scandinave. L'idée d'utiliser une autre langue que sa langue maternelle comme base de transfert ou langue -dépôt, pour reprendre les termes de Klein (2004 : 405), n'est pas nouvelle car elle a été expérimentée auprès d'un public germanophone dans le cadre du projet EuroComRom³. Il s'agissait au départ d'un cours d'initiation à la linguistique romane appliquée destinée avant tout à des étudiants allemands en philologie romane. Ces étudiants avaient pour langue de base le français qui leur permettait ensuite d'aller vers une ou plusieurs autres langues romanes.

Le projet EuroCom, qui a pris fin en 2007 mais qui a partiellement été repris par Christina Reissner à Sarrebruck (Allemagne), travaillait sur trois familles de langues : romane, germanique et slave. Ce que nous retiendrons dans le cadre de cet article, c'est que, « le but du choix d'une langue non-maternelle comme base de transfert est bien sûr de faire d'une pierre deux coups car en apprenant une nouvelle langue, on stabilise et on enrichit les connaissances de la langue de transfert » (Klein, 2004 : 406). Une expérience similaire, rapportée par Schmitt Jensen (1997 : 96), a été mise en place au Danemark, à l'université d'Aarhus, au début des années 90. Les étudiants d'une langue romane ont des cours systématiques dans une autre langue romane.

Il serait très intéressant de généraliser ce type de programme et de le proposer plus tôt dans le cursus scolaire, comme par exemple au collège. Il pourrait devenir un argument pour promouvoir le français.

Le premier point fort des pays scandinaves pour intégrer un programme d'intercompréhension des langues romanes est justement cette culture déjà acquise de l'intercompréhension, cette pratique ancrée depuis plusieurs générations. Même si elle est moins courante chez les jeunes au profit de l'anglo-américain, les locuteurs scandinaves sont néanmoins psychologiquement ouverts à une telle approche, même si pour le moment elle ne concerne que les langues voisines. Le terrain est, en somme, déjà préparé. Car pour les locuteurs scandinaves, l'intercompréhension reste un véritable moyen de communiquer avec des locuteurs d'autres langues.

Le deuxième point fort est que la perspective de la même possibilité entre les langues romanes que celle qui existe déjà en Scandinavie peut se révéler être un formidable facteur de motivation dans l'apprentissage du français. Surtout si l'on prend en compte le fait que, selon Robert (2004a : 469), « les jeunes Scandinaves privilégient un rapprochement avec des pays non scandinaves de l'Union européenne et l'acquisition de langues européennes à large diffusion (anglais, allemand, français, espagnol) ». Il s'agirait donc de faire prendre conscience aux jeunes Scandinaves que cette pratique courante de l'intercompréhension est un précieux outil qu'ils peuvent réinvestir dans

une autre famille de langues. Etablir le français comme langue-dépôt pour accéder aux autres langues romanes ouvre de grandes perspectives linguistiques : le déplacement dans d'autres pays européens, l'accès aux études, aux pays francophones par le français, à d'autres continents par l'intermédiaire du portugais (Brésil) et de l'espagnol (Amérique du sud).

L'introduction de l'intercompréhension des langues romanes avec le français comme langue de base relancerait peut-être par la même occasion l'intercompréhension des langues scandinaves.

Conclusion

Les pays du Nord, du fait de leur histoire commune, sont tous reliés par au moins une langue scandinave. Le Danemark, l'Islande⁴, la Norvège, la Suède ont chacun une langue officielle qui est scandinave ; la Finlande, dont la langue ne fait pas partie de la famille des langues scandinaves, connaît une situation officielle de bilinguisme finnois-suédois. Le Danemark, la Norvège et la Suède ont en outre connu une politique linguistique forte favorisant l'intercompréhension de leurs langues respectives et ce, dès le début du XX^e siècle. Cette pratique très encouragée jusqu'à il y a peu par le Conseil nordique nous semble représenter un grand atout pour la valorisation de l'enseignement du français au collège, dans le sens où dans les représentations des locuteurs scandinaves, communiquer peut passer uniquement par la compréhension. Il s'agirait tout d'abord de sortir l'intercompréhension des langues scandinaves à la fois de la sphère quotidienne dans laquelle elle est spontanée et de la sphère universitaire à laquelle elle est confinée puis de proposer cette même pratique, mais appliquée aux langues romanes, à un public d'apprenants en pleine formation linguistique. Cette approche permettrait à la fois d'élargir le champ des possibilités d'accéder à d'autres langues européennes - telles que l'italien, l'espagnol, le roumain, le portugais - à travers le français, de relancer l'intercompréhension en Scandinavie et de renforcer une éducation plurilingue. Il serait alors envisageable de placer le français au centre d'un programme linguistique d'ouverture sur les autres langues romanes et de lui conférer ainsi le rôle de « langue passerelle ».

Bibliographie

- Aurstad, B. 2004. « Des langues semblables, simplement différentes. Enseigner le norvégien en Suède ». In : *Études de linguistique appliquée*. 4/2004, n° 136, pp. 477-485.
- Blanche-Benvéniste, C. 1997. « Présentation ». In : *L'intercompréhension : le cas des langues romanes. Le français dans le monde, Recherches et applications*, pp.5-7.
- Dabène, L. 1996. « Pour une contrastivité revisitée ». In : *Comprendre des langues voisines. Études de linguistique appliquée, Revue de didactologie des langues-cultures*, n° 104, pp.393-400.

Paris : Didier.

Dabène, L. 2003. « De Galatea à Galanet ». In : *Intercompréhension en langues romanes - Du développement des compétences de compréhension aux interactions plurilingues, de Galatea à Galanet*. Lidil, n°28, pp.23-29. Grenoble : Ellug.

Doyé, P. 2005. *L'intercompréhension. Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe - De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue. Etude de référence*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

Klein, H. 2004. « L'eurocompréhension (Eurocom), une méthode de compréhension des langues voisines ». In : *Études de linguistique appliquée*, 4/2004, n° 136, pp. 403-418.

Lado, R. 1971. *Linguistics across cultures - Applied Linguistics for Language Teachers* [1957]. The University of Michigan Press.

Robert, J.-M. 2004a. « Les langues voisines en Scandinavie ». In : *Études de linguistique appliquée*, 4/2004, n° 136, pp. 465-476.

Robert, J.-M. 2004b. « Proximité linguistique et pédagogie des langues non maternelles ». In : *Études de linguistique appliquée*, 4/2004, n° 136, pp. 499-511.

Schmitt Jensen, J. 1997. « L'expérience danoise et les langues romanes ». In : *L'intercompréhension : le cas des langues romanes, Le français dans le monde, Recherches et applications*, pp.95-108.

Sitographie [Dernière consultation : 15-12-2013]

Bord, C. 2008. http://www.larousse.fr/encyclopedie/article/Laroussefr_-_Article/11014185.

Boyer, R. 1997. *Pour présenter les langues scandinaves*. Arobase, vol.1, n° 2

<http://www.liane.net/arobase>. Université de Rouen.

Notes

1. Meissner, F.J., Meissner, C., Klein, H., Stegmann T. 2004. *EuroComRom - Les sept tamis : lire les langues romanes dès le départ*. Aachen : Shaker. www.eurocomresearch.net

2 La théorie de l'analyse contrastive est apparue sous la plume de Lado : 1957.

3 Meissner, F.J., Meissner, C., Klein, H., Stegmann T. 2004. *EuroComRom - Les sept tamis : lire les langues romanes dès le départ*. Aachen : Shaker. www.eurocomresearch.net

4 Robert (2004a : 267) remarque cependant pour l'islandais et le féroïen que « l'intercompréhension ne semble pas fonctionner avec le premier groupe (danois, norvégien, suédois) ».